

Truands- sur-Isère

*** A Romans,
le commissaire de police
se prenait pour un shérif**

Il était une fois dans le Sud-Est, en plein désert français — la Drôme — une petite ville de *desesperados* qui s'appelait Romans-sur-Isère. Les 35 000 habitants ne le savaient pas tous, mais la mauvaise réputation de leur ville avait franchi les frontières locales, départementales, nationales...

La ville est installée juste aux flancs des grands itinéraires nobles : Paris - Lyon - Marseille, Marseille - Lyon - la Suisse - l'Allemagne... les chemins de la petite et de la grande truanderie et des mecs en cavale. Romans a la réputation d'une ville franche. Elle offre un havre paisible et une ombre complice aux repris de justice, aux délinquants mineurs, aux interdits de séjour, aux truands en activité. Version officielle. A ce titre, elle aguiche évidemment les malfaiteurs, elle intéresse les sociologues qui se penchent sur le concept de « ville ouverte »... et puis elle finit par indisposer les polices. Tant et si bien qu'on cherche un incorruptible qui puisse mettre un peu d'ordre dans tout ça. Et on le trouve.

Début janvier 1970, un nouveau commissaire de police débarque à Romans. Nom : Féraud. Prénom : Georges. Surnom : « le S.S. » C'est un surnom qu'il a gagné en neuf mois. Neuf mois après son arrivée à Romans, des affichettes recouvrent la ville : « le commissaire de police de Romans se prenait pour un shérif. » La ville s'esclaffe.

Sodome

Quand il débarque, Georges Féraud jette son premier regard sur la ville. Un regard noir et sévère. Et il dit à qui veut l'entendre que c'est un repaire de gangsters, une ville pourrie à 70 %, et qu'on doit la nettoyer. « Ce qu'il faut, c'est une sulfateuse. »

Il commence par des bricoles. D'abord les bagnoles. Il est horrifié par le dévergonnage des automobilistes. Circulation et stationnement aberrants ! Il annonce que ça va changer. Une pluie de contraventions dégringole sur les pare-brise et une affiche neuve placardée au commissariat explique qu'il ne sera plus possible de les faire sauter. Résultat : trois jours après, un criminel

crève les pneus de la voiture du commissaire Féraud, qui n'apprécie pas du tout. Il fulmine : « Ah ! ah ! ah !... mes gaillards ! Vous allez voir de quel bois je me chauffe ! »

C'est le bois dont on fait les matraques. La fête commence. Un soir il arrive à « la Charrette », pistolet au poing, avec ses agents de ville qui ont, eux, la mitraillette au poing. C'est un restaurant d'allure parisienne qui sert des nourritures campagnardes et dont le patron est le sosie de Polnareff. Il est fréquenté par des intellectuels et des jeunes cadres locaux. Le commissaire Féraud s'écrie : « Ah ! ah ! ah !... moi je suis Eliot Ness... Pan ! pan ! pan ! Les gars qui ont crevé mes pneus, je veux qu'on me les serve sur un plateau d'argent. » Il fouille, il vérifie les identités et il s'en va en criant à nouveau : « Vous avez compris, hein ? Eliot Ness... Ah ! ah ! ah !... »

Les mamans bourgeoises claquent des mains en catimini. Pour elles, « la Charrette » est un lieu de stupeur. Pour la police, c'est une plaque tournante de la drogue et du sexe. Bref ! c'est Sodome.

Gomorrhe n'est pas loin — au café « le Négociant », près de la gare. C'est le carrefour des enfants heureux d'être perdus. Un soir le commissaire arrive avec sa troupe, pistolets et mitraillettes, comme de coutume. Il espère donner un coup

LE COMMISSAIRE GEORGES FÉRAUD.
« Je suis Eliot Ness... Pan ! Pan ! Pan ! »

de filet efficace parmi les *desesperados* et les délinquants. Malheureusement pour lui, ce soir-là, l'Amicale des sous-officiers de réserve organise un banquet. Au lieu des gros poissons de la truanderie, le commissaire ne ramène dans ses filets que des sous-officiers furibonds. La ville s'esclaffe, mais l'Amicale s'offusque.

Un mois après son arrivée, Féraud décrète la fermeture des bistrotts et boîtes de nuit à une heure du matin. C'est normal, c'est le règlement. Mais ça provoque des remous et la presse locale s'en fera l'écho. D'autant qu'une seule boîte reste ouverte toute la nuit. Il s'agit comme par hasard d'une petite boîte au nom montmartrois, « le Lautrec », le lieu de rendez-vous habituel des grands électeurs gaullistes, c'est-à-dire S.A.C. et C.D.R. et le gratin municipal.

La colonie

Bref, en quelques semaines, Romans devient la ville dont le prince est un commissaire de police. Un prince noiraud. Né à Lyon. Fils et petit-fils de militaires, il a passé sa jeunesse dans les colonies françaises. Il s'est rempli la tête aux lycées de Tananarive, Dakar, Saint-Louis du Sénégal... Licencié en droit, études supérieures de Droit public, diplômé de l'Institut de Police scientifique et

diplômé de législation musulmane, il a fourbi ses armes sur le terrain, à Alger, Madagascar, Tananarive. Chef de la sûreté urbaine, sous-chef de la police judiciaire territoriale, commissaire à Dunkerque, Caen, Saint-Etienne, voici maintenant qu'il règne à Romans. C'est sa nouvelle colonie.

La ville est atteinte de « Féraud-psychose ». Féraud par-ci, Féraud par-là. Dans les bistrotts, les salons — disons plutôt les « saloons » — on joue à un petit jeu de société. Qui a été interpellé cette nuit ? Quel lycéen a passé la nuit au poste de police ? Qui n'a pas eu son P.V. ? Quel truand notoire s'est fait casser la figure et qui a cassé la figure au commissaire de police ? Toute la ville glose, chuchote, rigole... et tremble. Mais Féraud règne. Il dit que, si d'aventure il est muté ailleurs avant d'avoir fini le nettoyage, il installera des placards énormes aux portes de la ville ; ça ne sera plus Romans mais Truands-sur-Isère.

Un jour il y a un crime. En quatre jours Féraud trouve le coupable. Il bombe le torse. Il raconte que ce n'est pas sa première affaire criminelle et qu'il y en a plein d'autres « dans son armoire aux souvenirs ».

Les agents de ville commencent à bougonner. Les voici forcés de vérifier sans cesse l'identité de galo-



J.-L. Ruchon-Aigres.